

*Qui prend le parti des morts ?
Qui veille sur leurs droits
écoute leurs problèmes
et arrose leurs plantes vertes ?*

Méfiez-vous de moi !

Seule et déçue, je suis une femme dont la vie sentimentale n'est pas très orthodoxe, de toute évidence. Qui sait ce qui pourrait me passer par la tête à la prochaine lune ?

Vous avez quand même lu Stephen King ?

Juste là, je suis devant la tombe de mon mari, assise sur un banc de cimetière vert bouteille lustré par des générations de fesses, en train de me monter la tête contre sa dalle funéraire.

C'est une petite pierre brute et sobre gravée seulement de son nom, *Örjan Wallin*, en caractères austères. Simple, presque à outrance, tout à son image. Et il l'a effectivement choisie lui-même, il avait laissé des indications dans son contrat obsèques souscrit chez Fonus.

Il y a de quoi s'énerver. Je veux dire, il n'était même pas malade.

Je sais exactement ce qu'il veut dire avec sa pierre : "La mort est un élément parfaitement naturel du processus vital." Il était biologiste.

Je te remercie, Örjan.

Je viens plusieurs fois par semaine pendant la pause de midi, et toujours au moins une fois le week-end. S'il se met à pleuvoir, je sors d'une toute petite pochette un imperméable en plastique. Je l'ai trouvé dans la commode de maman, il est parfaitement hideux.

Nous sommes nombreux à avoir ce genre d'imperméable ici au cimetière.

Je passe au moins une heure ici, à chaque fois, avant de m'en aller. Dans l'espoir sans doute de susciter un chagrin de circonstance, à force d'acharnement. On pourrait dire que je me sentirais beaucoup mieux si j'arrivais à me sentir moins bien, si j'étais capable de tordre les mouchoirs à la pelle ici sur mon banc, sans poser tout le temps ce regard en coin sur moi-même pour vérifier si mes larmes sont vraies.

La vérité, et elle est pénible, c'est que la moitié du temps je suis furieuse contre lui. Foutu lâcheur, tu aurais quand même pu faire plus attention avec ton vélo. Et le reste du temps, je ressens probablement la même chose qu'un enfant quand son vieux canari malade a fini par rendre l'âme. Oui, je l'avoue.

Ce qui me manque, c'est sa compagnie indéfectible et la routine quotidienne. Plus de froissement de journal à côté de moi dans le canapé, ça ne sent jamais le café quand je rentre, l'étagère à chaussures

est comme un arbre en hiver, dépouillée de tous les souliers et bottes d'Örjan.

Si je ne trouve pas “Dieu soleil en deux lettres”, il me faut deviner, ou passer à la définition suivante.

L'autre moitié du lit double jamais défaits.

Personne pour se demander pourquoi je ne rentre pas à la maison, si je venais à me faire écraser par une voiture.

Et personne pour tirer la chasse d'eau à part moi.

J'en suis donc là, à regretter le bruit de la chasse d'eau, assise sur un banc de cimetière. Ça te va comme bizarrerie, Stephen ?

C'est l'atmosphère des cimetières qui me fait tenir ce langage crispé d'humoriste de bas étage. Ça tient de l'autocensure, évidemment, et de la conjuration – mais qu'on me laisse au moins m'offrir cela. Ces petits rituels sont à peu près tout ce qui me reste pour passer le temps.

Avec Örjan, c'était clair, je savais qui j'étais. Nous nous définissions, c'est bien à ça que servent les relations de couples, non ?

Alors que maintenant, qui suis-je ?

Une femme totalement livrée à ceux qui par hasard la voient. Pour les uns, je suis une électricienne, pour les autres, piétonne, salariée, consommatrice de culture, capital humain ou propriétaire d'appartement.

Ou alors seulement une synthèse de cheveux aux pointes fourchues, de tampons périodiques qui fuient et de peau sèche.

Mais je peux évidemment continuer à utiliser Örjan pour m'identifier. Il peut bien me rendre ce

service posthume. Sans lui, on aurait pu me qualifier de “nana solo, trente plus”, j’ai vu cette formule dans un magazine hier, j’en ai eu le poil hérissé. Alors qu’à présent je suis une “veuve encore jeune, sans enfants”, quelle tragédie et quelle injustice. Oui, vraiment, je te remercie, Örjan !

Quelque part me taraude aussi un petit sentiment de pure déconfiture. Je suis tout simplement dépitée qu’Örjan soit allé mourir bêtement comme ça.

Nous avons tout planifié, pour notre avenir proche comme pour le lointain ! Vacances en canoë-kayak dans le Värmland et chacun sa confortable retraite complémentaire.

Örjan aussi devrait être dépité. Tout ce tai-chi, ces pommes de terre bio et ces acides gras polysaturés. Qu’est-ce que ça lui a rapporté en fin de compte ?

Se demande l’humoriste de bas étage en montrant ses incisives jaunes.

Parfois je me mets carrément en rogne à sa place. Ce n’est pas juste, Örjan ! Toi qui voulais tant de bien, toi qui étais si compétent !

Je ressens aussi parfois un léger frémissement impatient entre les jambes, après cinq mois de célibat. Ça me donne l’impression d’être nécrophile.

A côté de la pierre tombale d’Örjan, il y a une stèle funéraire monstrueuse, oui, carrément vulgaire ! Marbre blanc avec calligraphie dorée, des angelots, des roses, des oiseaux, des guirlandes de devises et même une petite tête de mort vivifiante et une faux. La tombe elle-même est couverte de plantes, on dirait une pépinière. Il y a un nom masculin et un nom

féminin avec des dates de naissance similaires, à coup sûr c'est un enfant qui honore ses parents de cette façon chargée.

Il y a quelques semaines, j'ai vu pour la première fois la personne en deuil devant la stèle tape-à-l'œil. C'est un homme de mon âge avec un blouson voyant et une casquette doublée avec cache-oreilles. La calotte est à l'américaine, plus haute devant, avec l'inscription *LES FORESTIERS*. Il était très occupé à biner et à nettoyer la plate-bande.

Presque rien ne pousse autour de la pierre d'Örjan. Il aurait probablement trouvé un petit rosier totalement déplacé, l'espèce n'a pas sa place dans le biotope des cimetières. Et le fleuriste devant l'entrée du cimetière ne vend pas d'achillées ni de reines-des-prés.

Le Forestier vient régulièrement à quelques jours d'intervalle, vers midi, toujours en trimballant de nouvelles plantes et des engrais. Il dégage cette fierté propre aux cultivateurs du dimanche, comme si la tombe était son jardin ouvrier.

La dernière fois, il s'est assis à côté de moi sur le banc et il m'a observée du coin de l'œil, mais sans rien dire.

Il avait une drôle d'odeur et seulement trois doigts à la main gauche.

Putain, je ne peux pas la blairer, je ne peux vraiment pas la blairer !

Pourquoi elle est tout le temps assise là ?

J'avais l'habitude de me poser un moment sur le banc après l'entretien de la tombe pour reprendre le fil de mes pensées. J'essayais de trouver un petit bout de ficelle auquel m'accrocher et qui me permettrait d'avancer encore un jour, ou deux. A la ferme, quand je cavale entre tout ce qu'il y a à faire, je n'arrive pas à penser. Si je ne me concentre pas sur ce que j'ai en mains, inévitablement arrive une mini-catastrophe qui me donne un jour de travail supplémentaire. Je plante le tracteur sur un rocher et l'essieu arrière pète. Une vache s'abîme un trayon parce que j'ai oublié d'attacher son protège-pis.

Me rendre sur la tombe est mon seul bol d'air, mais, même là, j'ai du mal à me dire que j'ai le droit de faire une pause et de simplement penser. Il me faut d'abord biner et planter et m'activer, avant de m'autoriser à m'asseoir.

Et alors je la trouve assise là.

Décolorée comme une vieille photo couleur qui a trôné dans une vitrine pendant des années. Des cheveux blonds fanés, le teint pâle, des cils et sourcils blancs, des vêtements ternes et délavés, toujours un truc bleu ciel ou sable. Une femme beige. Toute sa personne est une insulte – un peu de maquillage ou un joli bijou auraient indiqué à l’entourage qu’elle prête attention à son image et à l’opinion des autres, sa pâleur en revanche ne dit que : “Je m’en fous de ce que vous pensez, je ne vous vois même pas.”

J’aime les femmes dont l’apparence clame : “Regardez-moi, voyez ce que j’ai à offrir !” Je me sens presque flatté. Elles doivent avoir du rouge à lèvres brillant et de petites chaussures pointues avec de fines lanières, et remonter de préférence leurs seins sous votre nez. Rien à foutre si le rouge à lèvres s’étale, si la robe est trop serrée sur les bourrelets, si de fausses perles géantes se bousculent autour du cou – tout le monde ne peut pas avoir bon goût, c’est l’effort qui compte. Je tombe toujours un peu amoureux quand je vois une femme plus toute jeune qui a consacré une demi-journée à se pomponner pour qu’on la remarque, surtout si elle a des faux ongles, des cheveux cramés par les permanentes et des talons aiguilles casse-gueule. Ça me donne envie de la prendre dans mes bras, de la consoler et de lui faire des compliments.

Je ne le fais pas, évidemment. Je les vois à la poste ou à la banque, jamais de plus près, et les seules femmes qui passent à la ferme sont l’inséminatrice ou la véto. Munies de longs tabliers bleus en caoutchouc,

de grosses bottes, un foulard sur les cheveux, elles brandissent des tubes avec du sperme de taureau à tout bout de champ. Elles sont toujours trop pressées pour rester boire un café – même si j’avais eu le temps d’entrer en préparer.

Maman n’arrêtait pas de me tarabuster les dernières années pour que je “sorte” me trouver une fille. Comme si elles étaient là dehors quelque part, un troupeau de filles dociles, et qu’on n’avait que l’embarras du choix. On prend bien le fusil pendant la saison de chasse pour sortir se tirer un lièvre, alors...

Elle savait, bien avant moi, que le cancer la rongerait lentement de l’intérieur et que j’allais me retrouver seul avec tout le travail de la ferme, mais aussi avec tout ce qu’elle avait assumé au fil des ans : une maison chaude, des draps propres, une salopette de travail lavée tous les deux jours, de bons petits plats, toujours du café au chaud et des gâteaux qui sortaient du four. Il y avait un boulot énorme derrière tout ça dont je n’avais pas eu à me soucier – le bois à fendre, le chauffage, les baies à cueillir, la lessive, les tâches que je n’ai jamais le temps d’accomplir maintenant. La salopette tient debout toute seule, imbibée de merde et de lait caillé, les draps sont grisâtres, la maison glacée quand on entre et le café se résume à une tasse d’eau chaude du robinet avec du Nes. Et jour après jour cette putain de saucisse de chez Scan – “Les produits des éleveurs suédois” – qui éclate invariablement dans le micro-ondes.

Elle avait pris l’habitude de poser la deuxième partie du *Pays*, ouverte aux petites annonces de

rencontres, à côté de ma tasse. Parfois elle avait entouré une annonce. Mais elle ne disait jamais rien directement.

Ce que ma mère ne savait pas, c'est qu'il n'y a plus de jeunes filles qui attendent au quai de collecte du lait, prêtes à devenir la maîtresse de maison d'un Célibataire-séduisant-avec-Propriété-à-la-campagne. Elles sont toutes parties en ville et aujourd'hui elles sont devenues institutrices et infirmières. Elles ont épousé des mécaniciens ou des commerciaux et elles tirent des plans sur la comète pour devenir propriétaires d'un pavillon. Des fois, elles reviennent ici en été avec leur mec et une tête blonde dans un porte-bébé et elles se la coulent douce sur une chaise-longue dans la cour de la vieille ferme des parents.

Carina, qui me poursuivait tout le temps au collègue et qui était partante si on la baratainait un peu, me tend des guet-apens à l'épicerie, parfois. L'épicerie ouvre pendant les mois d'été, pour quelques années encore avec un peu de chance. Elle me saute dessus tout à coup en faisant comme si c'était un pur hasard qu'on se croise, puis elle commence l'interrogatoire, si je suis marié, si j'ai des enfants. Elle habite en ville maintenant, avec Stefan qui est magasinier aux Galeries Domus, dit-elle d'un air triomphant, s'attendant à me voir verser des larmes sur ce que j'ai loupé. Tu peux toujours courir !

La bonne femme toute pâle, elle a peut-être aussi de vieux parents chez qui aller se la couler douce en été. J'apprécierais d'être débarrassé d'elle pendant quelques semaines. Quoique, en été, je n'aie même

pas le temps de venir ici, sauf s'il pleut des cordes, mais ça, c'est pas terrible pour la récolte d'automne.

Et cette pierre tombale qu'elle ne quitte pas des yeux ! C'est quoi cette pierre ? On dirait un truc que le géomètre a balancé là pour marquer la limite du terrain !

C'est maman qui a choisi la stèle de papa. Je vois bien que c'est une stèle pompeuse mais je vois aussi tout l'amour qu'elle a mis dans son choix. Elle y a passé des semaines, elle a commandé plein de catalogues. Tous les jours elle avait une nouvelle idée de décoration et pour finir, elle a tout pris.

Örjan, c'est un père, un frère, ou c'était son homme ? Et du moment qu'elle se donne la peine de venir, jour après jour, et de rester là les yeux rivés sur la pierre, elle pourrait au moins se donner la peine de planter quelque chose sur la tombe.